

Bibliothèque Alsatique et Généalogique
André GANTER 68790 Morschwiller le Ba
Num. entrée : 175 date : 08.01.1983

B I O G R A P H I E S

3077

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE

M. JOSEPH SCHURRER & DE M^{LE} MARIE GÉRARD

le 13 avril 1887

DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE CIREY

PAR

M. L'ABBÉ SCHURRER



MONTBÉLIARD

IMPRIMERIE P. HOFFMANN

1887

122

Centre Départemental de Recherche
sur l'Histoire des Familles

N° 1 9 3 9 1

(A8).

André GANTER

3bis, rue de Mulhouse
68790 MOR-SCHWILLER-le-BAS
☎ (89) 42 68 34

- 8 JAN. 1983

- 175 -

ALLOCATION

PRONONCÉE

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE

M. JOSEPH SCHURRER & DE M^{LE} MARIE GÉRARD

le 13 avril 1887

DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE CIREY

PAR

M. L'ABBÉ SCHURRER



MONTBÉLIARD

IMPRIMERIE P. HOFFMANN

1887

Mademoiselle,

Cher neveu,

S'il est un moment solennel dans la vie, c'est bien celui où deux jeunes cœurs, dans l'épanouissement d'un amour innocent et pur, vont se donner l'un à l'autre sans partage et sans réserve, et où, pour assurer leur mutuel bonheur, ils se disposent à fonder cette grande et sainte chose, qui s'appelle la famille chrétienne.

Jeunes époux ! cette heure décisive a sonné pour vous. Rapprochés l'un de l'autre par une affection d'autant plus profonde et plus vraie qu'elle est plus contenue et plus discrète, unis par les liens d'une estime réciproque, soutenus par l'intelligence des mêmes devoirs et par le partage des mêmes espérances, vous paraissez devant les saints autels pour demander à Dieu de réaliser l'idéal de vos rêves et de bénir vos projets d'avenir, en consolidant pour toujours l'union de vos cœurs et en donnant à votre amour une consécration surnaturelle qui en fasse sortir comme les fruits d'une belle fleur, toutes les félicités, et, ce qui vaut mieux, toutes les vertus du foyer domestique.

Ces saintes dispositions, que vous apportez à l'acte le plus important de votre vie, font honneur à votre esprit de foi et témoignent de votre docilité aux enseignements de l'Eglise. Aussi bien l'alliance que vous allez conclure n'est pas à vos yeux un contrat éphémère formé par l'in-

térêt ou la passion du moment. Non, vous avez, comme il convient à des époux chrétiens, une idée plus haute de la sainteté de vos engagements. Pour vous, le mariage est l'union indissoluble, telle que Dieu l'a instituée lui-même au Paradis terrestre, lorsqu'il tira de la poitrine de l'homme celle qui devait être son inséparable compagne et le soutien de sa vie. Que dis-je ? Il est quelque chose de plus auguste encore : vous n'avez pas oublié que N. S. J.-Christ l'a élevé à la dignité d'un Sacrement des vivants et qu'il en a fait la source des grâces qui vous sont nécessaires pour fournir ensemble votre course terrestre et pour arriver plus sûrement au terme suprême, qui est le ciel. C'est à cette source divine que vous puiserez les lumières et les forces dont vous aurez besoin pour remplir fidèlement les devoirs de votre état, pour jouir saintement des biens et des joies que la Providence vous tient en réserve, et pour vous soutenir mutuellement dans les peines et les épreuves qui peuvent vous attendre et

qui sont inséparables de la condition humaine.

!

Si j'ai cru devoir vous rappeler ces grandes vérités, c'est que je suis intimement convaincu que là, et là seulement, est le secret du bonheur. La Religion, selon le mot profond de Bossuet, est, en effet le tout de l'homme ; Dieu est, quoi que nous fassions, l'arbitre souverain de nos destinées ; c'est lui qui dispense au gré de sa volonté et selon nos mérites les consolations et les peines ; c'est de lui que dépend tout bonheur terrestre aussi bien que la félicité du ciel. Aussi l'Esprit-Saint nous en avertit par la bouche du psalmiste : « C'est en vain que vous travaillerez à édifier votre maison, si le Seigneur ne la bâtit et ne la consolide avec vous. »

Pourquoi voyons-nous trop souvent de nos jours le désaccord se glisser dans les unions les mieux assorties en apparence et amener peu à peu ces ruptures scandaleuses qui sont la ruine et la honte des

familles ? Ah ! c'est que ces alliances n'ont pas été formées sous les auspices de la Religion. On a cru pouvoir se passer de Dieu et Dieu s'est retiré d'un foyer où l'on a négligé de lui donner la place d'honneur qui lui appartient de droit. Qu'y a-t-il d'étonnant que ce foyer ait perdu ce qui en fait le charme et l'ornement, cette confiance réciproque et cette sympathie durable des époux, qui projettent sur la vie, de son aurore à son couchant, comme un inaltérable reflet de dignité et de tendresse.

Grâce à Dieu, nous n'avons rien de semblable à redouter pour vous, et tout autres sont les espérances que nous sommes en droit de concevoir pour votre avenir. Et comment les bénédictions du Ciel ne descendraient-elles pas sur de jeunes époux si bien préparés par l'éducation chrétienne et les bons exemples qu'ils ont reçus dans leurs familles ? Ces bénédictions seront, je l'espère, d'autant plus abondantes et plus efficaces, que pour arriver à vous elles

auront passé par le cœur d'un oncle qui a pour vous les tendresses d'un père.

Vous n'en doutez pas, mon cher neveu, car vous connaissez les trésors d'affection et de dévouement que ce cœur renferme pour vous. Dès votre naissance, que j'ai toujours considérée comme un miracle de la bonté de Dieu à notre égard, j'avais promis à votre mère en deuil de servir de père au fils de sa douleur, et de fait je vous ai voué une affection toute paternelle. A l'âge de dix ans à peine, je vous ai initié aux premiers éléments de la langue latine et vous avez quitté la maison maternelle pour me suivre au collège. Là vous avez grandi sous mes yeux et à mes côtés et je n'ai pas laissé passer un seul jour sans veiller à votre santé et à votre développement intellectuel et moral.

De votre côté, je suis heureux de vous rendre ce témoignage, vous avez pleinement répondu à ce que j'attendais de votre bon cœur et des riches dispositions dont

Dieu vous a doué. Vous avez eu constamment pour votre Mentor le respect et l'amour d'un fils et, grâce à votre ardeur pour l'étude, vous avez remporté dans les luttes pacifiques du collège des triomphes dont je me souviens encore avec bonheur.

Hélas ! cette vie intime que nous mentionnions ensemble, devait prendre fin avec le double laurier qui vint couronner vos études classiques. Alors se posa pour vous et pour votre famille la grave question de votre avenir. Votre mère, après dix-huit ans de veuvage, vous attendait avec impatience pour se décharger sur vous du poids des affaires si lourd pour la femme même la plus vaillante, quand elle est privée de son soutien naturel. Votre amour filial pour cette mère si tendre et si dévouée et votre affection fraternelle pour vos bonnes et excellentes sœurs vous faisaient une loi de retourner au foyer domestique et vous ne demandiez pas mieux que de suivre le penchant de votre âme, si, en reprenant votre place au foyer de la

famille, vous ne deviez perdre la patrie de votre cœur. La voix de l'honneur et du patriotisme parla plus haut que celle du sentiment et des affections intimes, et il fut décidé que vous embrasseriez une carrière libérale en France.

Celle qui obtint vos préférences, ce fut la médecine : elle répondait le mieux à votre nature généreuse et bienfaisante. Pour vous préparer à l'exercice de cette noble profession, vous n'avez pas employé moins de sept années. Avec quel enthousiasme et quel succès vous vous êtes livré à vos nouvelles études, c'est ce que proclament hautement les médailles d'honneur qui vous furent décernées à diverses reprises. Lauréat de la Faculté et des hôpitaux, vous avez eu encore la joie suprême de voir couronner votre thèse de doctorat et de recevoir publiquement les félicitations de vos maîtres.

Lille, Nancy, Paris, Vienne ont été tour à tour le théâtre de votre studieuse acti-

tivité, et partout votre mérite a été reconnu et apprécié à sa valeur. Mais ce qui vaut mieux encore que la science que vous y avez acquise, c'est que dans la lourde atmosphère de ces grandes villes, vous avez su conserver l'intégrité de votre foi et de vos mœurs, et que, par une grâce spéciale, vous êtes resté fidèle aux pratiques religieuses que votre mère si foncièrement pieuse et vos maîtres si chrétiens vous avaient appris à aimer dès votre enfance.

Et bien vous en a pris ; car voici que Dieu, qui rend au centuple le peu qu'on fait pour lui, vous accorde aujourd'hui comme première récompense la charmante et vertueuse épouse que je vois à vos côtés.

Mademoiselle, vous connaissez maintenant la vie de votre fiancé et la position honorable qu'il est heureux de vous offrir.

Si j'ai fait ressortir devant vous les qualités de son esprit et de son cœur, c'est pour vous adoucir la pénible séparation que le mariage opère pour tout cœur bien né : je veux parler de la séparation d'avec votre famille et de tout ce que vous avez connu et aimé jusqu'ici.

Vous allez en effet vous éloigner de ces lieux chéris qui vous ont vue naître et grandir, et auxquels vous attachent tant de souvenirs et de liens si doux et si forts. Il faudra vous séparer de cette bonne mère, qui vous prodiguait depuis votre enfance, avec les leçons de piété, les trésors de sa tendresse. Vous devrez quitter un père qui vous aime comme la prunelle de ses yeux et sacrifier jusqu'à son nom vénéré qui était pour vous un honneur autant qu'une protection et une force.

Oui, il faudra vous séparer, sans toutefois les perdre, de ces êtres chéris ; mais rassurez-vous : vous retrouverez avec un époux, dont le cœur vous appartient tout

entier, une seconde mère, un oncle, un beau-frère et des sœurs, qui vous aimeront à l'égal de vos parents, de votre tante, de votre belle-sœur et de vos frères ; car, grâce à vous, deux familles faites pour se comprendre se fondront en une seule pour ne plus former qu'un cœur et une âme.

Acceptez donc sans crainte l'avenir que Dieu vous destine et venez vous asseoir avec confiance au nouveau foyer qui vous attend. Vous y occuperez la place d'honneur que la Religion assigne à l'épouse et à la mère chrétienne. Unie à votre mari par une communauté intime d'intérêts et de sentiments, vous présiderez sous sa direction aux destinées de la jeune famille que vous allez fonder ensemble.

Rien ne vous manque du reste pour bien remplir le rôle qui vous échoit en partage. Sérieuse et active, vous aimez les occupations qui conviennent à une maîtresse de maison ; nature généreuse et dévouée, votre plus grand bonheur est de

complaire à ceux que vous aimez. Avec de pareilles dispositions vous ne pourrez manquer de mériter les éloges que nos Livres Saints décernent à la femme forte, qui ne cherche d'autre satisfaction que celle de seconder vaillamment son époux. Aussi le cœur de votre mari sera-t-il tout disposé à se confier pleinement en vous. Heureux du bon ordre que vous ferez régner dans son intérieur, touché des soins prévenants et des attentions délicates dont il sera l'objet, il aimera à se reposer auprès de vous de ses labeurs et de ses fatigues, et le foyer domestique, égayé par votre bonne humeur et embelli par l'attrait de vos vertus, aura pour lui des charmes qu'il ne sera pas tenté de chercher ailleurs.

Mais il ne suffit pas que la femme chrétienne soit l'honneur, l'ornement et la joie du foyer domestique, il faut que par son esprit de religion et de piété elle en soit comme le bouclier et l'ange gardien. Si donc il vous tient à cœur d'attirer sur

votre jeune ménage les faveurs du Ciel, qui seules peuvent le rendre heureux et prospère, vous vous attacherez avant tout à y faire fleurir la crainte et l'amour de Dieu ; vous n'oublierez pas de placer au premier rang de vos devoirs les pratiques pieuses, qui sont en honneur dans les familles chrétiennes : la prière en commun, la sanctification du dimanche, la réception des Sacrements, l'observation des saintes lois de l'Eglise.

Telle est la mission que vous aurez à remplir auprès de votre époux. Telles sont les traditions que tous deux vous devrez transmettre comme un précieux héritage aux enfants qu'il plaira à la Providence de vous accorder. Si vous faites ainsi de votre fidélité à Dieu et à son Eglise la règle souveraine et constante de votre vie, le Seigneur, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, vous réservera ses plus riches faveurs et ses plus paternelles bénédictions, et votre union, j'ose vous le pro-

mettre, sera heureuse pour le temps et pour l'éternité. C'est le vœu que nous allons déposer avec vos prières sur l'autel du Saint Sacrifice; c'est le désir le plus ardent de vos parents, dont les regards attendris sont fixés sur vous; c'est le souhait de vos amis qui sont venus en si grand nombre prendre part à cette fête de famille et qui forment autour de vous une si brillante couronne d'honneur et de sympathie. Ainsi soit-il!

